

13-4-74

Les gendarmes de Jaligny viennent apporter l'ordre de mobilisation générale. Je revois encore leurs chevaux devant la mairie. Les hommes présents s'interrogent sur leur jour de mobilisation inscrit sur chaque livret militaire. J'apprends ainsi que mon père doit partir le 11 Août. La consternation est générale, et à partir de ce moment, l'inquiétude va régner dans tout le pays pendant près de cinquante deux mois.

J'entends mon père dire que : si l'Angleterre ne se range pas à nos côtés, la France est perdue. Cette pensée me bouleverse. Je m'en vais dans le jardin, près du paretterre, et avec toute la confiance et l'élan de mes huit ans, je dis une prière pour que l'Angleterre devienne

notre allée.

Mon père craint l'isolement pour nous, la nuit, quand il nous aura quittés. Et il demande à nos plus proches voisins, un couple de gens âgés, de venir coucher à la maison. Après son départ, du jour au lendemain, ma mère devient secrétaire de mairie. Elle rédige des demandes d'allocations pour les familles des mobilisés. Il arrive que le demandeur ne sache pas signer : je le fais à sa place. Notre maison nous semble vide. Mais le 19 Août, en fin de matinée, je vois soudain arriver mon père, en compagnie d'un autre Siernollais. A Vienna (Isère) il a été réformé numéro 1, c'est à dire temporairement. Après un long voyage, il est descendu à la petite gare de Montcombroux-les-Mines, à environ 6 km et il arrive à pied, fatigué. Pour nous, la vie recommence, mais différente.

17-4-74

Plus qu'auparavant, la mairie est le centre de la vie de la commune. Ses réquisitions commencent. C'est à la mairie qu'elles sont réparties et c'est dans la cour de l'école que l'on rassemble chevaux, sacs d'avoine ou de froment en partance. Ses gens défilent pour venir retirer les bons auxquels le rationnement leur donne droit pour le pain, le sucre, l'huile et le pétrole. Ces bons, échangés chez les commerçants, sont renvoyés par eux à la mairie. Car.

lains jours, après souper, j'aide mon père à les trier et compter. Il réunit les bons du même groupe en petits paquets qu'il ficelle. Et tout est expédié par colis postal à la sous-préfecture. On ne peut, sans autorisation, aller faire moulin du grain, ni transporter vin ou eau de vie. Tous les laissez-passer pour se rendre au moulin de Siernolles ou à ceux des communes voisines sont délivrés à la mairie. Il en est de même, pour la distillation des moûts, quand, à l'automne, le père Eistrat installe son alambic sur la place du bourg. Quand la nuit tombe, le rougeolement du brasier éclaire les ténèbres. La lueur des flammes se reflète dans le cuivre poli de la chaudière et du serpentín. [Cette vision évoque la magie. Je pense qu'elle pourrait être à l'origine de mon attirance pour la chimie].

18. 4. 74

Tout soldat qui vient en permission doit faire signer un papier à la gendarmerie du canton. Celle-ci se trouve à Jaligny, à 16 km de Siernolles. Pour éviter ce déplacement aux soldats, mon père envoie leurs "permissions" par la poste. Ils le récompensent en lui donnant du tabac, dont ils sont mieux pourvus que les civils. Toujours en raison de l'éloignement du chef-lieu du canton, mon père devient comptable et trésorier. À intervalles réguliers, le percepteur vient en tournée,

pour payer les allocations et percevoir les impôts (par prudence, il est muni d'un revolver). Mais tous les hommes valides étant mobilisés, le reste des habitants est accablé de travail. Bien des personnes ne peuvent se libérer le jour et à l'heure de la tournée du percepteur. À l'avance, elles apportent à mon père le montant de leurs impôts et lui demandent de "toucher" à leur place l'allocation qui leur revient. Quand ces tournées ont lieu un jour scolaire, il est obligé de quitter sa classe pendant une heure ou deux. Ma mère le remplace, et moi, je suis déléguée comme monitrice dans la « petite » classe. Malgré mon jeune âge, je m'applique à faire régner, pas toujours avec succès, le calme et le silence; je fais continuer les exercices de lecture et de calcul, avec correction de ces derniers au tableau noir. Le bureau de ma mère est placé sur une estrade, à laquelle on accède par trois marches. Ce lieu s'élève facilement la surveillance et me donne de l'autorité...

20. 4. 74

La plupart du temps, les clients viennent à la mairie en fin de journée, quand la majeure partie de leur travail est accomplie. En hiver, la salle est froide. Mon père n'y allume du feu que le dimanche matin, quand le froid est rigoureux ou quand le conseil municipal se réunit. De plus, il faut économiser le pétrole. Aussi,

les clients sont-ils reçus à la cuisine, qui est petite. Une fois les affaires réglées et les papiers rédigés, il est rituel d'offrir un verre de vin (mon père en goûte seulement, mais tout le vin qu'il récolte est ainsi bu dans l'année). Le principal sujet de conversation est, bien sûr, la guerre : ses développements, les difficultés qu'elle entraîne et les malheurs qu'elle cause. Pendant ce temps, ma mère est gênée pour préparer notre souper. Moi, je me réfugie parfois sous la hotte de la cheminée et je me chauffe les doigts au-dessus de la cuisinière, en attendant le départ des clients. J'ai pris l'habitude de faire mes devoirs du soir dans la classe de mon père et quand les jours sont courts, il m'arrive de les terminer au clair de lune.

22. 4. 74

Ma mère aussi se dévoue. Lorsqu'une quête est organisée au profit des blessés ou des prisonniers, c'est elle qui parcourt la commune à pied, en compagnie d'une autre personne. Comme les femmes des environs, elle tricote des chaussettes pour les soldats dans les tranchées et s'occupe de leur envoi. J'ai vu filer de la laine au fuseau, par une femme âgée. Debout au bord d'un chemin, elle s'activait à ce travail, tout en surcillant ses chèvres qui broutaient les haies. La laine filée était ensuite teinte en brun au broux de noiset.

25. 4. 74

Les difficultés rencontrées pour assurer l'alimentation et l'habillement augmentent encore le travail à la maison. Le pain du boulanger est noir et en quantité insuffisante. De sorte qu'un morceau de pain blanc devient un cadeau apprécié autant que rare. Les paysans n'ont pas de trop, pour eux-mêmes, de la farine que leur laissent les réquisitions. Un jour, comme il n'y a plus de garde-champêtre à Siernolles, mon père a l'occasion de porter, à bicyclette, un papier au château de la Forêt de Viry, situé à cinq kilomètres du bourg. Il a l'honneur d'être reçu dans le salon, par la propriétaire du château, Madame la Comtesse de Sampigny. Pour le récompenser de s'être dérangé, elle lui fait remettre une grosse tranche de pain blanc pour moi.

26. 4. 74

Pour remplacer le pain noir, on consomme davantage de légumes, surtout des pommes de terre et des haricots. Mais à Siernolles, personne n'en vend; il faut les récolter soi-même. Chaque année, quelque cultivateur propose à mon père de semer "à moitié" (récolte partagée par moitié) haricots et pommes de terre dans l'un de ses champs. Il lui prépare le terrain: un « billon », c'est-à-dire un ensemble de plusieurs sillons. J'aide mon père. C'est moi qui mets dans les trous creusés par sa « mare » les grains de haricots ou la

pomme de terre germée. Le jour de la récolte, je m'active au ramassage. Parfois, les champs sont éloignés. Une année, mon père a semé des pommes de terre en un lieu situé à cinq kilomètres de notre maison, sur le territoire de la commune de Montcombroux. Le terrain n'ayant pas été cultivé depuis longtemps, on espérait une bonne récolte. Elle fut superbe et je me souviens encore de la satisfaction éprouvée devant la grosseur des tubercules.

27-4-74

Pour nourrir un plus grand nombre de lapins, il faut ensemençer en luzerne ou trèfle un grand carré du jardin et cultiver davantage de légumes, notamment des carottes fourragères. L'été, quand la chaleur du jour est tombée, nous allons, dans les champs voisins, ramasser des brochettes de ravenelles. Un soir, avec la permission du métayer, nous avons glané des épis de blé, pour nos volailles. Cette activité, au grand air, est agréable. Dans le silence, on entend chanter les oiseaux et l'on respire le parfum des fleurs sauvages.

La pénurie de viande conduit mes parents à accepter la proposition de leurs collègues et amis de Eoddes (commune située à 16 km de Eiernolles), de "tuer par moitié" un porc, à l'automne. Mes parents doivent aller chercher leur part sur place. Le jour dit, de très bonne heu-

re, mon père va quérir notre moyen de transport: un char à banes, attelé de "Bichette", une forte jument grise, calme et docile, qui appartient au maire, lequel demeure à 4<sup>km</sup> du bourg. Comme nous n'allons plus en vacances, ce déplacement est pour moi un vrai petit voyage. Le pays est plus accidenté et l'horizon plus large qu'à Siernolles. Les jours suivants, mes parents ont bien du travail pour assurer la conservation de la viande rapportée. Sans tarder, il faut saler chair et lard, fumer les jambons, hacher pour préparer terrines et pâtés.

29-4-74

À cette époque, personne ne laisse perdre aucun des produits de la terre. Ainsi, noix et châtaignes sont soigneusement récoltées. Un gros noyer s'élève dans la cour de l'école, à petite distance de notre maison, juste en face de la porte d'entrée. Sa présence fait partie de notre vie. Pendant les courtes veillées d'hiver, mon père, avec un marteau, casse les noix placées sur un "plot", disposé sur la table de la cuisine ("plot" qui sert pour hacher la viande). Ma mère et moi retirons les noyaux des coquilles brisées. Un huilier de la région de Crezelles (commune située à moins de 20 km) vient en tournée à l'automne). En échange des noyaux, il remet une belle huile ambree. Ma mère l'emploie pour parfumer l'huile "ordinaire" (arachide). Elle était contenue, en

tre autres, dans une petite bûche en poterie vernissée, de couleur marron, qui est actuellement au sommet de mon placard, dans la buanderie.

Les difficultés rencontrées dans l'habillement entraînent aussi beaucoup de travail. On est contraint de faire durer le plus longtemps possible les vêtements qu'on possède. Et longueur d'année, il faut repriser, allonger, réparer, transformer. Quand ma tante et mon grand-père peuvent venir nous voir, leur aide est précieuse en ce domaine. Grâce à ma tante Marie, un brin de coquetterie subsiste. Avec un morceau de drap bleu marine, elle me confectionne un « bonnet de police » qu'elle borde d'un liseré rouge; cette coiffure de genre militaire me va bien. Pour remplacer le sac à main, elle me taille des « bourses », dans quelque reste de tissu soyeux, noir, qu'elle double de rose et agrémenté de perles. Munies d'anses en tissu, elles se portent au bras.

Mais quand on a absolument besoin d'une robe ou d'un manteau, il faut aller au Donjon : parcourir à pied le trajet aller et retour de 14 km, deux fois; en premier lieu pour acheter le tissu et faire prendre les mesures à une couturière, et en second lieu pour l'essayage.

Une solution rustique est apportée à la pénurie de chaussures. Jusqu'à la guerre, j'ai porté des souliers tous les jours, ensuite des sabots, comme tous les autres enfants.

Au début, on peut encore acheter des « sabots », jolis sabots recouverts de cuir, vernis en noir, puis seulement « demi-garnis ». Bientôt, on ne trouve plus que de « gros » sabots, tout en bois. A Siernolles, un seul sabotier. Il habite dans un village situé à environ deux kilomètres du bourg. Il cultive un petit « bien » et, de ce fait, ne peut consacrer qu'une partie de son temps à son métier. Donc, pas de stock, peu de choix. De plus, cet homme a la réputation d'être insociable. Je n'aime pas me rendre chez lui pour commander ou rapporter des sabots. J'aurais encore été moins rassurée si j'avais pu deviner l'avenir. Des années plus tard, dans une crise de démence, il pendra son jeune fils et se suicidera d'un coup de fusil.

Les sabots s'usent vite. Pour les faire durer plus longtemps, tout le monde les ferre. Je revois mon père en train d'y procéder, assis devant la table de la cuisine, une boîte de clous à tête ronde et brillante posée devant lui. Son tablier de jardinier est plié sur ses genoux et il maintient dessus le sabot tourné à l'envers. De bout près de lui, je le regarde clouer, sans dire mot. Ce ferrage ne me plaît guère, car il alourdit la chaussure et surtout parce qu'il empêche les parties de glissades sur le verglas des rudes hivers de cette période. Devinant ma contrariété, il me dit, sans doute pour me consoler : « Je te mets des petits clous d'argent ». La magie du mot, en effet, me console.

3.5.74

L'intérieur de ces sabots n'est pas toujours bien adapté à la forme des pieds. Les porter est parfois pénible. Il arrive aussi, qu'à la suite d'un choc, le dessus ou le talon se fende. Dans ce cas, mon père consolide au mieux les sabots de ses élèves. Il « brique » le dessus avec un fil de fer et resserre le talon par une petite lame métallique découpée à l'aide de gros ciseaux dans quelque boîte de conserve. La réparation se fait sur la plus haute marche de l'échelier de la cuisine. Quand elle est terminée, « l'accidenté » reprend sa chaussure avec une satisfaction visible.

Enfin, dans les sabots, le talon est mal protégé contre le froid. Il y vient des engelures, comme aux mains nues, qui « éclatent » au moindre frottement. Pas de pommade pour les cicatriser. La pharmacie est à 7<sup>km</sup> et, en cette période, elle est plutôt dépourvue de remèdes. Par contre, il faut se soumettre à une cure préventive d'huile de foie de morue, pire que le mal. Et l'on ne dispose pas toujours d'un bonbon pour chasser le mauvais goût.

4.5.74

Comme les engelures, les maux de tête, de dents, d'oreilles et les rhumes ne sont pas soignés. Les premiers sont calmés par de l'eau fraîche et les suivants atténués par la chaleur. Il n'y a aucun médicament dans les maisons

en dehors des produits pour tisanes et l'on ne fait venir le docteur que dans le cas de maladie grave. Aussi, l'hiver, beaucoup d'enfants toussent en classe. Néanmoins, ils résistent à la maladie, car, depuis leur plus jeune âge, ils sont entraînés à supporter le froid. Ses vêtements en tricot de laine, chauds et pratiques, sont inconnus, de sorte que les enfants sont bien moins couverts qu'aujourd'hui. Sur leur tablier noir, les filles mettent une pèlerine et parfois un petit fichu sur leur tête. Pour les garçons, cache-nez et casquette à « oreilles ». Tout l'habillement est de couleur sombre. Pendant la mauvaise saison, chacun vient à l'école, revêtu de son « capuchon » noir, uniforme manteau de tous les jours, pour les filles, comme pour les garçons.

Élevés sans être dorlotés, ils ont l'habitude d'aider leurs parents. Voyant les miens si occupés, de moi-même, je leur évite chaque jour toutes sortes de petites corvées, telles que : cirage des chaussures, essuyage de la vaisselle, sarclage des allées, balayage de la cour. L'hiver, je casse le petit bois des fagots et transporte le charbon. L'été, j'apporte des arrosoirs d'eau et ramasse les fruits.

L'autorité paternelle demeure entière. Commandé, l'enfant doit obéir sans discussion, ni même réflexion. Il n'a la permission de parler que si on l'y invite, et doit répondre aussitôt à toute interrogation. On ne s'informe

jamais de ses goûts et préférences. Mais, à en juger par moi-même, l'enfant ne souffre pas de ces conditions de vie : stricte obéissance, participation au travail, absence de gâteries. Il n'en a pas connu d'autres, et il y est habitué. Par contre, tous les enfants sont touchés par le drame national. Presque dans chaque famille un homme est mobilisé. Avec l'invasion allemande d'août 14, l'angoisse se répand dans tout le pays et durera jusqu'à la fin de la guerre. Quand la lettre d'un "peilu" tarde à venir, l'inquiétude grandit à son foyer. Elle redouble au moment des offensives et des contre-attaques. Les premiers mois, à la fin de chaque journée, les femmes et les enfants du bourg se réunissent pour prier, dans la chapelle de la Sainte Vierge. La récitation du chapelet est dirigée par Madame Aurélie ou Mademoiselle Louise, la sœur du châtelain des Pourrats, car le curé est mobilisé. Le spectacle est bien triste de cette petite assemblée, vêtue de noir, éclairée par la faible lueur d'un cierge, murmurant des prières pour des soldats en danger.

8.5.74

Mon père attend sa convocation pour être examiné par un deuxième conseil de réforme. Elle arrive dans le courant de l'année 15. Comme les soldats tués depuis le début des hostilités sont en grand nombre, il s'attend à être mobilisé. Ma mère et moi nous sommes anxieuses.

Mais il est maigre et fatigué par un travail sans répit. Aussi est-il réformé n° 2, c'est-à-dire définitivement. Toute inquiétude à son sujet n'est pas pour autant écartée. Il lui semble avoir lu, que le major a inscrit, à côté de son nom, la mention « tuberculose ». A l'époque, on ne guérit pas de cette maladie. Par la suite, il a même des syncopes. Un jour, il est tombé, évanoui, dans la chambre. Je le revois, allongé, immobile, sur le carrelage. Sa tête a failli heurter le poêle. Tous avons eu bien peur. Cependant, il se rétablira petit à petit.

Le frère aîné de mon père (Emile) et son beau-frère (Abel Barbarat), marié à tante Emilienne, sont au combat, ainsi que son cousin Francis Saffleurrière. De même, quatre des cinq frères de ma mère. Mon père envoie quelque argent et ma mère prépare des colis de nourriture. Par la poste, on a le droit d'envoyer un colis de 1 kg. Elle les enveloppe de toile blanche qu'elle coud et elle écrit l'adresse avec un crayon-encré. Je suis chargée de répondre aux lettres, peu fréquentes, de mon oncle Emile. En 1919, il me récompense généreusement en m'offrant une jolie montre en or. Jugée trop précieuse, je ne la porterai que rarement.

10.5.74.

Ses années 15 et 16 sont terribles : au front, les pertes en vies humaines sont très élevées. Le plus jeune

frère de ma mère, Charles, est tué en Argonne. Au cours d'un bombardement, il s'est réfugié avec plusieurs camarades dans une sorte de cabane. Mais un obus est tombé juste sur ce précaire abri et aucun reste des victimes n'a été retrouvé. Ma mère a bien du chagrin. Elle est en grand deuil. Moi aussi, je suis toute vêtue de noir. Je suis même coiffée d'un chapeau de crêpe de chine noir. Celui de ma mère a un long voile de crêpe. Le père de l'une de mes petites compagnes du bourg est tué au front, ainsi que le frère de mon amie Marthe. De même les deux fils de notre plus proche voisin, l'aîné en 15 à Notre-Dame de Lorette, le cadet en 16 à Verdun. L'annonce officielle du décès d'un soldat est communiquée à la mairie. J'apprends donc la triste nouvelle en même temps que mes parents. C'est le maire qui a la pénible mission d'informer la famille. Celle-ci fait dire une messe pour le défunt. Et plus souvent, elle a lieu un jour scolaire, de sorte que ni mon père ni ma mère ne peuvent y assister. Ils me déléguent pour les remplacer. Tout le monde est vêtu de couleur sombre. Les femmes en deuil sont enveloppées dans un grand châle noir. A la messe du dimanche, la liste des victimes de la guerre, dans notre paroisse, est lue par le prêtre, avant que soient récitées les prières pour les dé-

11.5.74

13-5-74

sunts. C'est le vieux curé de S<sup>t</sup> Séon qui remplace celui de Siernolles. Il faut aller le chercher et le reconduire en voiture, à l'occasion des cérémonies. Tu l'éloignement, il ne peut venir « faire le catéchisme ». C'est Madame Aurélie qui s'en charge pour les filles et Mademoiselle Louise pour les garçons. Cet enseignement se borne, dans l'ensemble, à la récitation « par cœur » des différentes prières, les plus connues, et des réponses aux questions posées dans chaque chapitre. De temps en temps, l'application des élèves est encouragée et récompensée par une distribution de petites médailles pieuses, en aluminium. L'usage de ce métal commence à se répandre. Mon oncle Emile m'envoie une petite bague en aluminium, ornée d'un cœur. On fabrique des vases avec des douilles d'obus. Mon oncle Abel en a rapporté un du front. Il est ici, dans mon ancienne maison, sur une corniche du mur de la cage d'escalier.

Pour les enfants comme pour les adultes, la pensée de la guerre est présente dans tous les faits de la vie quotidienne, y compris à l'école. On vend des insignes au profit des soldats, blessés, prisonniers, des victimes de la guerre. Les chansons joyeuses ont fait place aux chants patriotiques : la Marseillaise, bien sûr, et le Salut au drapeau, que nous aimons bien.

15-5-74

Plus de quatre années s'écoulent dans cette ambiance

ce l'incertitude, de tristesse, d'inquiétude. Ce fardeau moral s'ajoute aux constantes difficultés de la vie matérielle, engendrées par les hostilités. Quelques-unes proviennent de l'éloignement de toute ville. Deux exemples : notre unique soupière s'étant cassée (celle du « service ») il a fallu attendre longtemps avant de pouvoir la remplacer. Finalement mon père a pu en acheter une à Saint-Evrou : elle est en faïence blanche, de forme commune, sans le moindre décor. Le marchand n'en avait pas d'autre. — Ma mère désire un buffet pour y ranger sa vaisselle empilée dans un placard. En 1.915, mon père se rend à Varennes-sur-Allier, et achète à la fabrique de meubles Collet-Mériaud, le buffet Henri II de ma salle à manger actuelle. Mais Varennes est à 33 km de Eiernolles, et il a fait le trajet aller et retour à bicyclette. Et il faut envoyer une voiture à la petite gare du Donjon pour en ramener ce buffet.

17-5-74

Plus éprouvants que les difficultés matérielles sont les ennuis de santé, petits et grands. Ainsi, il n'y a pas de dentiste au Donjon. Des années plus tard, un dentiste de Sapalisse viendra un jour par semaine, mais c'est un jour scolaire. De sorte que mes parents souffrent de maux de dents sans autre recours que les cachets de Realmine. Moi aussi, j'ai mal : mes dents « de lait » se gâtent. En 1.915, mon père me conduit au

Donjon, chez le vieux docteur Egrand, qui m'arrache deux molaires, sans anesthésie. Je revois ses pinces brillantes, rangées dans une vitrine. En 1916, pour le même motif, mon père m'emmène à Vichy. Il ne connaît aucun dentiste et se renseigne auprès des passants. La salle d'attente de celui qu'on nous indique est pleine de clients. Mais nous sommes quand même reçus et deux autres de mes dents sont arrachées, toujours sans anesthésie. De sorte que mon premier contact avec Vichy ne m'a pas laissé un bon souvenir. De plus, pour chacun de ces deux voyages, il a fallu parcourir à pied le trajet Vierzon - Le Donjon aller et retour, soit 14 km.

18.5.44

Plus ennuyeuses encore sont les maladies, car, dans notre isolement, elles obligent à demander service. Une fois, ma mère est atteinte d'une douloureuse névralgie faciale. Elle fait quand même tout son travail, sans une plainte, mais elle ne peut dormir et s'épuise. Le troisième jour, elle apprend qu'un jeune garçon, ancien élève de mon père, se rend à pied au Donjon. Elle le prie d'exposer son cas au pharmacien et de lui demander un remède approprié. Par bonheur, le médicament rapporté calme aussitôt la douleur. Je me suis toujours souvenue du nom de ce remède si bienfaisant : la "Céphaléine Camus".

En 1915, j'ai une forte angine. Mes parents pri-

ent le métayer voisin d'aller chercher en voiture le docteur Segrand. Il ordonne de prendre des bains de pieds à l'eau chaude salée, d'attoucher les points blancs de la gorge avec de la teinture d'iode, et de sucer des pastilles désinfectantes de chlorate de potasse. Je souffre bien pour avaler pendant plusieurs jours, mais j'ai une petite compensation. Durant toute ma scolarité à l'école primaire, j'ai désiré une boîte de fer, de couleur rouge, pour y mettre mes bons points (il n'y avait guère que des boîtes en carton). Sa boîte de pastilles de chlorate est en fer, ce qui me donne satisfaction, mais seulement à moitié, car elle est bleue et trop petite pour contenir les "dizaines". Mon désir enfantin se réalisera beaucoup trop tard, après mon mariage, à Melle, sous la forme d'une boîte de pastilles du docteur Guyot, achetée à l'occasion d'un rhume.

20-5-74

On comprend, qu'à cette époque, dans un tel éloignement, les habitants de Siernolles fassent venir le médecin rarement, parfois trop tard. C'est ainsi qu'est mort, des suites d'une diphtérie, un de mes petits camarades de classe, faute de soins éclairés. Ses parents avaient consulté un rebouteux, avant d'appeler un docteur.

Je ne me souviens pas qu'un médecin soit venu chez nous, en 1918, quand nous avons tous eu la "grippe espagnole". Mon père, atteint le dernier, nous a soignés de son mieux, et a même trouvé le temps de jouer du violon.

dans notre chambre, pour nous distraire.

Malgré toutes les difficultés de leur vie à Siernolles, mes parents ne manquent pas de rendre service. En 1.915, mon oncle Abel revient du Maroc où il était mobilisé comme gendarme. Il ramène une toute jeune chienne: elle ouvre les yeux pendant la traversée du détroit de Gibraltar. Il assure qu'elle provient du chenil du général Syautey et lui donne le nom de Casa en souvenir de Casablanca. En France, il la confie à son père; mais celui-ci ne peut la garder longtemps et mon père accepte de la prendre en charge. C'est une bête magnifique, une "Bleu d'Auvergne" pure race. Gardienne vigilante, elle est pour nous une compagne affectueuse et fidèle, jusqu'à sa mort en 1.929.

22-5-74

Toujours en 1.915, mes parents se chargent bénévolement d'une tâche de longue haleine. Le quatrième frère de ma mère, Eugène, n'est pas mobilisé, car il est père de famille nombreuse: il aura dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Pour venir en aide, à lui et à sa femme, ma mère leur propose d'élever leur troisième fille Jeanne, âgée de six ans. C'est ainsi que ma cousine Jeanne partagera entièrement notre vie, jusqu'à l'âge de 17 ans et même des années après, mais d'une manière moins complète. Ma cousine est pour moi une compagne de chaque ins.

tant et j'en suis bien aise. Mais, comme j'ai trois ans de plus qu'elle, il est entendu que je dois lui donner le bon exemple en toutes choses. Ce n'est pas un rôle facile, car, à l'époque, la sévérité des parents à l'égard des enfants est générale. Elle est plus rigoureuse envers moi, par suite du métier de mes parents. Ils se fatiguent à surveiller des enfants turbulents. Ils usent leur patience à instruire des élèves souvent peu doués. Aussi, quand ils rentrent à la maison, ils aspirent à la tranquillité. De plus, comme je suis la fille du « maître d'école » je suis également tenue de donner le bon exemple en classe. Un jour, je n'ai pas su ma leçon. J'ai dû rester en classe après 4 heures pour « faire » la punition donnée et en informer ma mère, ce qui me valut une deuxième réprimande. Depuis lors, j'ai toujours su mes leçons. Quand un élève réussit à amasser mille bons points, ce qui parfois arrive en fin de scolarité, il reçoit un livre relié, payé par la municipalité. Il me faut en réunir deux mille pour obtenir mon prix; c'est: « En haut du Beffroi ». (ce livre doit être dans une malle du grenier). J'ai compris, plus tard, que mon père évitait ainsi d'être accusé de favoritisme à mon sujet.

24-5-74

De plus, ma mère veille à modeler mon caractère, comme autrefois cousine Maria l'a fait pour elle. Le but est le même: devenir maître de soi. Pour commencer, il

faut dompter ses goûts, au propre, comme au figuré. Il faut apprendre à « manger de tout ». Ma mère cuisine bien et j'ai me tous les plats qu'elle prépare, sauf le « gras double ». Je n'ai pas la permission de quitter la table avant d'avoir terminé la portion servie dans mon assiette. L'effort a été dur, mais le cas ne s'est produit que deux fois en tout. Ma mère avait raison. Dans la vie, il est bien utile de savoir vaincre ses répugnances : par exemple, quand on a des malades à soigner ou tout simplement pour accomplir sa tâche. En 1930, quinze jours après avoir obtenu, dans de bonnes conditions, mon diplôme d'ingénieur chimiste, je suis devenue, sans transition, une simple ménagère, pour le reste de ma vie. Et, pour commencer, j'ai dû récuser un véritable taudis. De toutes manières, cette sévérité n'a pas entamé mon affection pour mes parents. Quand je les ai quittés, en 1919, pour devenir pensionnaire à Meulins, j'ai eu bien du chagrin. Aux vacances, je les ai toujours retrouvés avec joie.

En 1917, avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, l'espoir renaît. Leur puissance est une promesse de victoire. Les soldats débarquent et les armes neuves arrivent par milliers. L'aviation participe de plus en plus aux opérations militaires et l'on fait grand cas de son importance dans la bataille. Pour beaucoup, le vol du « plus lourd que l'air » tient encore du miracle. Quand on entend le

nonflamment d'un avion, on ne manque pas de sortir, on tâche de le découvrir dans le ciel et on le suit des yeux. C'est un prodige! Bien peu de gens en ont vu un de près. En 1.9.10, l'Édrines a survolé un jour la grande rue de Bézenet, à basse altitude. Mais par prudence, mon père m'a fait rentrer dans la "boutique". En 1.9.17, nous apprenons un soir qu'un petit avion, en panne, s'est posé dans un pré, au pied de la montagne du Puy<sup>x</sup>. Le lendemain matin mon père et moi, mon ami Marthe et sa mère, nous allons voir cet avion, parcourant ainsi 12 km (aller-retour), avant l'heure d'entrée en classe.

27-5-74

Tandis que s'estompé la peur de voir notre pays vaincu et envahi, une inquiétude d'ordre familial se fait jour. Mon grand-père Jean Depreste est malade et ma mère est préoccupée. Le 14 juillet, elle se rend seule à Toussac. Nous attendons son retour dans l'anxiété, car un grand vent s'est levé. Je me souviens de notre soulagement quand nous avons reconnu sa silhouette au long de la route. La nuit suivante, un ouragan a emporté des toitures et renversé de gros arbres. Le bruit du vent dans les arbres de la cour, surtout dans le noyer tout proche, était effrayant et nous a tenus éveillés.

À ces vacances de la Toussaint, mon père accompagne ma mère à Toussac. En leur absence, ils nous con-  
<sup>x</sup> Puy Saint. Ambroise. D'après de récentes études, cette montagne serait un ancien volcan.

fient à nos plus proches voisins, Monsieur et Madame Charvet. Nous les connaissons bien. Le mari est ouvrier agricole : de temps en temps, il vient aider mon père au jardin. Ce sont des gens pauvres. Ils habitent une des plus anciennes maisons que j'aie vues. Son toit se prolonge sous la forme d'un auvent recouvert de petites tuiles brunes. Elevée sur cave, on accède, par un escalier de pierre, à une pièce unique, éclairée seulement par une petite fenêtre. Le long du mur d'en face, deux lits de bois. Le nôtre est tout près de la hotte d'une large cheminée. Quand je suis couchée, j'aperçois les étoiles, et cela me semble étrange. Ce milieu est tellement rustique, que malgré la gentillesse de nos hôtes, nous nous sentons dépayssés, un peu abandonnés. Nous n'en sommes que plus heureuses de retrouver mes parents. Cette courte séparation se renouvelle pour la mort de mon grand-père, le 13 janvier 1918.

29-5-74

Peu de temps après, nous sommes réveillés brusquement en pleine nuit. Portes et volets sont secoués comme si des assaillants voulaient les arracher de leurs gonds. Surtout elle-même est ébranlée. Le premier moment de frayeur passé, on pense à des explosions. Elles semblent provenir du nord. Des voisins accourent. Les hommes et mon père gravissent le coteau derrière la maison. Du sommet, ils aperçoivent l'horizon embrasé par la lueur de l'incendie.

C'est l'atelier de chargement d'obus de Moulins, une importante fabrique de munitions, qui a « sauté ». Ses dégâts sont impressionnants. Le nombre exact des victimes n'est pas révélé, dit-on. Il paraît que beaucoup de « noirs » travaillaient dans cette vaste usine.

Au début de Mai, je « fais » ma première communion. Ses conditions de vie s'étant améliorées, cet événement familial peut être préparé et s'accomplir presque comme en temps de paix. Ma tante Marie a aidé ma mère à réunir les différentes pièces et les accessoires du costume traditionnel de première communicante. J'ai choisi mon livre et mon chapelet dans un magasin de Moulins. Aux vacances de Pâques, une couturière de Bizenet m'a confectionné une robe pour assister à la messe du lendemain de la communion. Elle est en soie, d'un joli ton mordoré; je crois que le tissu est celui de la robe de ma mère, qui a été teint. Mon père m'a offert une chaîne en or et un médaillon du même métal, en forme de cœur. Il a agi de même envers ma mère; mais la chaîne est plus ouvragée et le médaillon plus grand. Mon amie Marthe est ma « camarade » de première communion. En souvenir, sa mère m'a donné une médaille argentée que je possède encore. Malgré les restrictions du moment, ma mère et ma tante réussissent à préparer un repas fort conven-

31.5-74

\* mariage de

ble pour nos invités et nous tous (Marthe et ses parents, ainsi qu'un couple de collègues et leur fils).

Le printemps de cette année 1918 est marqué pour moi par deux examens. Le périodique « Manuel général de l'instruction publique » organise un concours ouvert aux meilleurs élèves de l'école primaire, de mon âge. Mon père me soumet aux épreuves fixées, en prenant soin de m'insérer au fond de la classe, sans le moindre livre, ni dictionnaire. Je suis classée cinquième, pour tout l'ensemble des enfants qui ont concouru en France. Je ne sais comment la nouvelle de mon succès parvient à la connaissance de Madame la Comtesse de Sampigny. Toujours est-il que, peu de temps après, elle me fait remettre une récompense : un grand livre relié, de couleur rouge, avec tranche dorée. Titre : Match de milliardaire.

Le 3 juin, je passe l'examen du certificat d'études primaires. Jaligny étant trop éloigné, les candidats de Écrouelles subissent les épreuves au Donjon. Ma mère et moi y sommes conduites en voiture à cheval. Mon père s'y rend à bicyclette. Cette année-là, le nombre des épreuves est augmenté. Trois quarts d'heure seulement, au lieu d'une heure, sont accordés pour la composition française. Le sujet en est sérieux : « Dites pourquoi la guerre actuelle est une guerre sainte ». Ma rédaction

obtient 8 sur 10 et celle d'une autre candidate 7 sur 10. Tandis que les épreuves se poursuivent, dans la cour de l'école, l'Inspecteur primaire lit à haute voix nos deux devoirs devant le groupe des instituteurs et institutrices. J'apprends ce détail à la fin de l'écrit et il m'encourage. A midi, pour la première fois de ma vie, je prends un repas dans un hôtel, au milieu de nombreux autres candidats. Je suis intimidée, malgré la simplicité de l'entourage. Pas de toilette. Durant les épreuves, comme d'autres élèves, j'ai revêtu mon tablier noir d'écolière. Au soir de cette journée d'efforts, je suis reçue la première du canton avec mention "bien". J'ai obtenu 88 points  $\frac{1}{4}$ . Il en fallait 89 pour « décrocher » la mention "très bien". Je l'ai manquée, parce que, dans mon devoir de sciences naturelles, je me suis trompée sur le nombre de pattes des araignées, leur en attribuant 6 au lieu de 8.

Je vois bien que mes parents sont contents de mon succès, mais je n'ai pas souvenir qu'ils m'aient félicitée. Ils veillent à me préserver de tout orgueil. D'ailleurs, un souci les attend en fin de journée. Le matin, nous avons laissé ma cousine Jeanne aux bons soins de la métayère des Durets, qui a une petite fille du même âge. A notre retour, Jeanne est souffrante: elle commence une forte rougeole. Le docteur prescrit des bains chauds, ce qui embarrasse

ma mère. A cette époque et à la campagne, ni à Siernolles, ni ailleurs, ni chez nous, ni chez nos collègues, il n'y a de baignoire. Force est de recourir à une lessiveuse, ce qui est peu pratique.

En Octobre 1918, je n'entre pas au Lycée. La guerre se prolonge. Dans l'incertitude de sa fin, mes parents décident de me garder auprès d'eux et de faire en sorte que je poursuive mon instruction. Le Manuel général indiquant des devoirs pour les classes de préparation au brevet. Mon père m'enseigne les premiers éléments de géométrie, mais il ne peut le faire pour l'algèbre qu'il ne connaît pas; ma mère non plus. A l'aide d'un livre qu'elle se procure, elle tâche de m'apprendre un peu d'anglais, mais elle n'a guère étudié cette langue. L'un et l'autre ignorent le latin. Le retard subi en ces trois matières me sera préjudiciable l'année suivante.

1-6-74

Au début de Novembre, on envisage la fin prochaine des hostilités. On vit dans l'attente, partagés entre le doute et l'espoir. Le jour du 11 Novembre, le temps est doux et ensoleillé: c'est vraiment l'été de la Saint-Martin. Dans l'après-midi, mon père et moi, nous travaillons paisiblement dans le jardin. Il arrache des choux-raves; moi, je les effeuille et les nettoie. Soudain, nous

prêtons l'oreille. Le son des cloches de l'église de Saint-Evroul parvient jusqu'à nous. Il se prolonge. Le cœur battant, nous pensons à la fin de la guerre et nous allons prévenir ma mère. Des voisins viennent. Certains perçoivent des sonneries de cloches en provenance des communes les plus proches. Enfin, quelqu'un apporte la bonne nouvelle. C'est l'allégresse, la délivrance, c'est comme une résurrection. Tous les hommes, y compris mon père, se rendent au clocher. Ils se remplacent pour tirer sur les câbles, tous voulant participer à la sonnerie. À la tombée de la nuit, qui vient vite en novembre, quelques personnes ainsi <sup>des</sup> que des enfants, raccompagnent mon père. L'événement est commenté, la joie partagée. À travers la fenêtre et par la porte ouverte, la lumière de la lampe à pétrole éclaire le petit groupe, au milieu des ténèbres. À la prière de ces gens, mon père va chercher son violon, et pour eux, en signe de joie, dans le grand silence nocturne, il joue tous les airs qu'il connaît de mémoire. Aujourd'hui, cette scène paraît étrange, d'un autre siècle, d'un autre temps.

3.6.74

Et c'est bien un autre temps qui commence. Jamais plus les conditions de vie ne seront les mêmes. Elles s'améliorent lentement d'abord, surtout dans les campagnes, de plus en plus vite à partir de 1930, puis de 1945, après la colypure de la deuxième guerre mondiale, enfin